



Edito



Depuis des années les numéros de *Faites entrer l'infini* sont pensés en concordance avec *Les Annales*. Les deux revues s'attachent à l'exploration de l'univers aragonien, elles se complètent, chacune apportant sa spécificité. Ainsi, dans le présent numéro, le discours qu'Aragon a prononcé en 1977 pour l'anniversaire de la mort de Georges Sadoul s'entend mieux dans tout ce qu'il évoque si le lecteur a connaissance du dossier que *Les Annales* ont consacré à ce *camarade d'une vie*.

En vérité, on n'a jamais fini de découvrir des relations nouvelles entre Aragon, Elsa Triolet et tel ou tel artiste, de mettre à jour des récits, des textes, des relations qui ont ponctué leur existence et qui en précisent bien des aspects. Ils ont été au cœur du mouvement de leur temps, d'un temps qui ne passe pas aussi vite que prévu et dont nous sommes les héritiers, qu'on le veuille ou non. Les documents à chaque fois mis à jour mettent en évidence qu'Aragon fut un esprit libre, et non un intellectuel soumis comme voudraient l'imposer en le répétant *ad libitum* la

grande presse ou divers travaux érudits.

Dans ses textes, ceux de ses livres ou ceux des revues, se retrouve une marque bien particulière qui est la sienne et qui vaudrait signature si son nom n'apparaissait pas à la fin. Elle repose sur une hauteur de vue, une insolence, un goût d'aller à contre courant sans souci des convenances, mais aussi sur une attention réelle pour l'autre, finalement, sur une certaine forme de bonté. C'est ce que constate Eugène Guillevic dans un article écrit pour les soixante ans d'Aragon. Ce qu'il dit mérite d'être médité, non parce que c'est Guillevic qui le dit (encore que...) mais parce qu'on y trouve un parfum de vérité qui s'impose à notre réflexion, comme une évidence à creuser.

Faites entrer l'infini n'abandonne pas la cause d'Elsa qui reste de plus en plus l'oubliée, la méconnue des milieux littéraires par la vertu d'une misogynie littéraire doublée d'un ostracisme politique qui n'ose pas dire son nom. Sans doute faut-il considérer que le premier pas dans la dépréciation de l'œuvre d'Aragon se manifeste par l'occultation des livres d'Elsa. Et c'est encore plus vrai pour les biographes ou les chercheurs lorsqu'ils ne prennent pas la peine de croiser les œuvres des deux écrivains alors qu'à l'évidence il y a tant de concordances entre certains de leurs livres.

Les trois textes d'*Action* qui présentent Paris dans les mois qui suivirent la fin de l'Occupation s'ajoutent à ceux déjà publiés dans le numéro 55 de *Faites entrer l'infini*. Ils annoncent ce temps du désenchantement qui fera quelques années plus tard la matière du roman *Anne-Marie*. Analysant les romans du cycle de *l'Âge de nylon*, Lucien Wasselin montre en quoi ils annoncent les problèmes sociétaux qui sont les nôtres avec la part prépondérante de l'égoïsme, l'incompréhension presque naturelle des mécanismes sociaux, la fuite devant les aspects contraignants de la réalité et finalement la catastrophe sous ses diverses formes. Elsa Triolet est bien un auteur de notre temps, ce qu'avait d'ailleurs montré le film d'Amos Gittai, du moins pour ceux qui ont pu le voir.

Ce numéro consacre plusieurs pages à Lise Deharme, personnage passionnant trop oublié. La *gentille Lise* qui plaisait tant à André Breton est loin d'être un écrivain négligeable. Elle fait partie de cet univers aragonien, même si dans les dernières années elle s'en était détachée, ce qui n'est pas une raison pour la faire disparaître de la photo. Bernard Leuilliot et Michel Besnier la restitue au travers de certains de ses livres.

Philippe Soupault, lui, ne risque pas de disparaître de la photo. Dernièrement était republié *Le Temps des assassins* qui racontait son emprisonnement sous Vichy. Un grand livre, ni plus ni moins. Mais sans doute, s'agissant de Soupault, l'accent est-il mis unilatéralement sur l'œuvre poétique, sur l'écriture en commun avec Breton des *Champs magnétiques*. On oublie trop que Soupault fut romancier et un romancier de grand talent comme le montre Amélie Le Cozannet.

Françoise Denoyelle retrace le destin d'Ervin Marton qui quitta la Hongrie dans l'entre-deux-guerres pour se fixer à Paris et devint un des meilleurs photographes de la réalité sociale. Ses photos sont prenantes (à commencer par son autoportrait), révélant les aspects insolites et vrais de la vie d'alors. Marton travailla longuement avec les peintres et accompagna notamment le Salon des *Peintres témoins de leur temps*.

Le peintre Guillaume Bruère regarde en face et avec profondeur notre monde. Ce qui donne ces portraits de *réfugiés* dont nous présentons une quinzaine. Ces hommes et ces femmes, ces enfants aussi, viennent du bout du monde, ils ont fui des dangers que nous voulons ignorer, les Etats veulent si peu se charger d'eux que c'est à qui trouvera le meilleur moyen de les refiler à un autre, et autour de ceux qui ont réussi à passer grondent la xénophobie, la haine, la peur. Que ceux qui tremblent devant cette « nouvelle apocalypse » et non pas devant les guerres qui sont menées en notre nom ici ou là, regardent bien les portraits de Guillaume Bruère. Ils y verront - mais encore faut-il prendre le temps de regarder - la souffrance, le désarroi, l'espérance, le désir d'un avenir humain, fraternel, avec nous et non pas contre nous.

Le regard qu'on pose sur l'autre éclaire beaucoup sur ce qu'on est.

François Eychart

